

Une méditation poétique sur le temps qui passe

A la mort qui menace, Pierre Creton oppose des éclats de souvenirs, Proust et Françoise Lebrun

Maniquerville

Les choses et les avis se tranchent si vite aujourd'hui que certains films, en rupture avec la précipitation et l'utilitarisme ambiants, demandent à être présentés avec précaution. Imaginez, par exemple, que vous lisiez en tête de cet article la présentation descriptive d'un film, qui ressemble à ceci : « *Maniquerville*, deuxième long métrage de Pierre Creton, est un documentaire français en noir et blanc sur un centre de gérontologie médicalisé, en Normandie, dans lequel l'actrice Françoise Lebrun lit à quelques pensionnaires des passages de *A la recherche du temps perdu*, de Marcel Proust. »

N'allons pas plus loin. Il est clair, pour tous ceux qui ont l'héroïsme de continuer cette lecture et a fortiori pour ceux qui l'ont déjà interrompue, que l'affaire est « pliée ». Et pour des raisons sans doute très valables, qui tiennent aux éléments méconnus de ce texte (Pierre Creton, Françoise Lebrun) comme à ceux que l'on ne connaît que trop bien (maison de retraite, Proust, documentaire, noir et blanc). Voilà, pour le dire crûment, une addition d'éléments qui suinte l'ennui et la tristesse, et toutes autres sortes de sentiments oiseux pour qui attend d'une séance de cinéma une heure trente de grand spectacle, requête d'autant plus légitime et respectable qu'elle est revendiquée en période de crise.

Resté que *Maniquerville* est un très beau film, qui dépasse de loin ce à quoi son sujet, comme toute nécessité tyrannique, semble le condamner. C'est déjà dire qu'il n'est ni un reportage sur une maison de retraite qui va fermer ses portes ni un film compassionnel



A *Maniquerville*, l'ébauche d'une fiction se noue entre l'animatrice Clara Le Picard et l'actrice Françoise Lebrun. DR

sur la détresse et la dépendance du grand âge. *Maniquerville* est une méditation poétique sur le temps qui passe, une évocation pascalienne de la finitude de notre monde, des hommes qui le traversent comme des œuvres dépositaires de la précarité de leur génie.

Soit un château en ruine sis à Maniquerville, qui fut jadis résidence particulière puis hospice pour tuberculeux. Soit le centre de gérontologie construit dans le

parc dudit château en 1974 et contraint aujourd'hui de faire place à une luxueuse réhabilitation à usage touristique. Soit les résidents du centre, ombres précieuses témoignant, immobiles, de la permanente mutation du monde. Soit une actrice mythique du cinéma français venue lire régulièrement des extraits choisis d'un monument de la littérature française. Soit encore, entre l'actrice et une éducatrice du centre, l'ébauche

d'une fiction qui se noue, si légère qu'elle semble regretter d'exister.

C'est dans la manière dont ces divers éléments dialoguent et se répondent entre eux, par petites touches impressionnistes, que le film démontre son intelligence et sa sensibilité. Tout ici concourt à évoquer la cruauté et la beauté de vivre en ce bas monde. Une « leçon » qui n'a rien en l'espèce de didactique, mais qui égalise les

hommes face à leur destin, comme elle les lie à la nature qui les environne.

Tout ici, face à la mort qui menace, se répond solidement dans l'impitoyable recyclage de la vie. Les ruines de la splendeur passée du château et les pelleteuses qui le « réhabilitent » en effaçant l'esprit du temps qui l'habitait. Les éclats de souvenirs des patients enracinés dans ce pays de Caux, et les rôles de souffrance troublant dans

les couloirs vides le néant abyssal des programmes de télévision. L'écriture remémorative de Proust (la célèbre Madeleine!), le lien de son œuvre à la Normandie, et la dégénérescence mémorielle de certains de ces vieux Normands. Le souvenir déchirant de Françoise Lebrun dans le rôle de la douce infirmière de *La Maman et la Putain* (1973), de Jean Eustache, et son retour si consolant, parce que fort d'une inconsolable nostalgie, auprès de cet auditoire serré, réuni autour d'elle en un cercle de chaises roulantes et de chapeaux de paille.

Un auditoire serré réuni en un cercle de chaises roulantes et de chapeaux de paille

Il y a aussi ces plans contradictoires qui cohabitent étrangement dans *Maniquerville*, scrutant de très près les visages, ou observant ce monde de loin, souvent à travers des vitres. Cette façon, encore, de suggérer l'absence à soi-même que devient inéluctablement notre existence par la manifestation absurde d'une bande son sur un cadre vide. Et aussi ce discret humour qui s'empare parfois du film, quand, démunie au point de devoir attendre l'heure de l'orangeade pour se désaltérer, l'assemblée entonne d'un bel élan *Boire un petit coup*. Tout cela fait de *Maniquerville* un film qui n'est sans doute pas joyeux, mais qui n'est pas triste pour autant. Plutôt une œuvre qui va à l'essentiel, avec une élégance résolue. ■

Jacques Mandelbaum

Documentaire français de Pierre Creton. (1h23.)

Les choix de vie de Pierre Creton, cinéaste et ouvrier agricole, ont façonné son œuvre

Rencontre

Si la résistance à toute forme d'assignation est un signe de liberté, alors Pierre Creton est un homme libre : cinéaste formé aux Beaux-Arts, l'auteur de *Maniquerville* travaille comme ouvrier agricole en Normandie.

Ses vidéos circulent dans les festivals les plus exigeants (Marseille, Vienne, Turin), elles remportent des prix (Grand Prix de la compétition française au FID Marseille pour *L'Heure du berger*, en 2008), ses deux premiers longs-métrages ont été programmés en salles. Pourtant, il continue d'enchaîner, depuis sa sortie des Beaux-Arts en 1991, les petits boulots campagnards : apiculteur, horticulteur,

saisonnier dans une endiverie, peseur au contrôle laitier et aujourd'hui vacher de remplacement.

Originaire du pays de Caux, Pierre Creton a voulu s'y installer après ses études. « *Mais vivre à la campagne n'a pas de sens si on n'y travaille pas.* » Travailler dans les fermes était un moyen de gagner de quoi vivre, mais avant tout de développer, tout en continuant à dessiner et à filmer, un rapport de « *proximité avec les agriculteurs et les paysans* ».

Un choix de vie qui a peu à peu façonné son œuvre. Glissant, avec l'arrivée des petites caméras numériques, du dessin vers le cinéma, Pierre Creton s'est beaucoup inspiré dans ses films de ses relations de travail (*Secteur 545*, *Paysage*

imposé...), comme de sa vie intime (*Le Voyage à Vézelay*, *L'Heure du berger...*).

Tournés en noir et blanc, dans l'économie la plus simple qui soit – seul, avec ce qu'il appelle sa « *caméra-crayon* » –, ces films sont pour lui comme des dessins, auxquels il reconnaît une dimension politique : « *Tous mes premiers films racontent ma relation avec mes patrons, dans une dialectique maître-esclave qui m'a toujours intéressé.* »

Maniquerville marque une rupture. Troisième volet d'une trilogie générationnelle sur le pays de Caux, commencée avec *Secteur 545* (les adultes) et *Paysage imposé* (les adolescents), il a bénéficié d'un budget plus important que ses pré-

cédents films. Il aborde un sujet moins directement lié à son travail agricole (à l'origine, le cinéaste souhaitait se faire embaucher comme animateur de la maison de retraite, « *mais, pour des raisons budgétaires, cela n'a pas été possible* »).

« Duo mère-fille »

Jamais il n'avait eu autant de collaborateurs : scénario coécrit avec le critique de cinéma Cyril Neyrat et la réalisatrice Marie Vermillard, montage avec la documentariste Ariane Doublet. La trame du film est née d'une idée de Françoise Lebrun, qui soutient son travail depuis qu'il l'a contactée, en 2005, pour lui faire lire un de ses scénarios. Actrice dans certains de ses films, agent amical – elle a fait

découvrir son travail au directeur du FID Marseille, Jean-Pierre Rehm, qui a ensuite contribué à sa diffusion –, la partenaire de Bernadette Lafont et Jean-Pierre Léaud dans *La Maman et la Putain* a demandé à Pierre Creton de visiter la maison de retraite qu'il lui disait vouloir filmer.

Cela fait, elle a proposé de venir y faire des lectures, qui allaient devenir l'ancrage du film. C'est elle aussi, indirectement, qui a déterminé le choix de l'autre actrice, Clara Le Picard, laquelle joue le rôle de l'animatrice de la maison de retraite, et qui n'est autre que sa propre fille : « *Très vite, ce duo mère-fille m'est apparu nécessaire. En même temps, j'ai souhaité préserver dans le film une ambiguïté sur la nature*

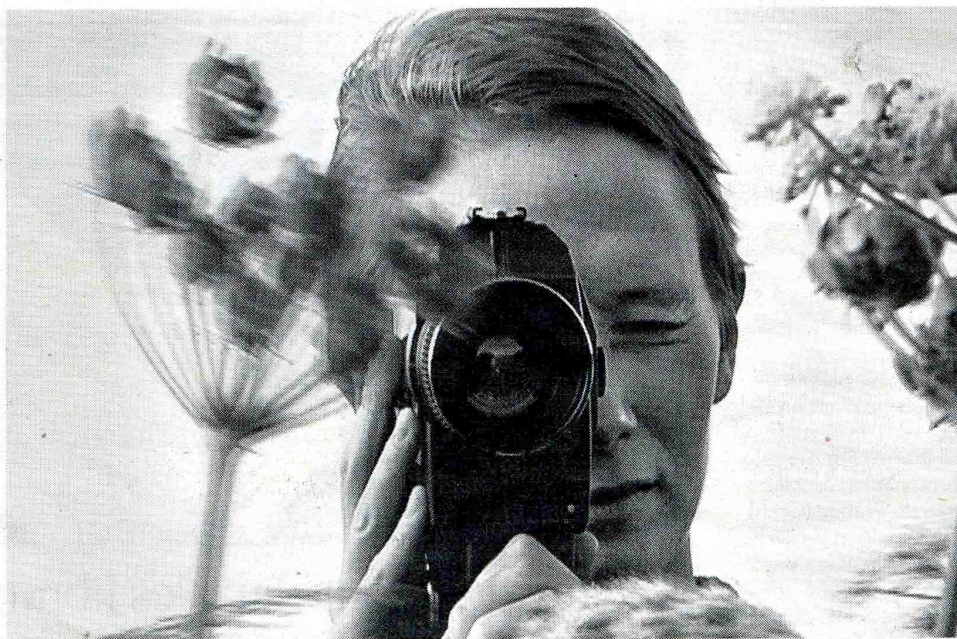
de la relation. Par rapport à la thématique de la transmission qui court dans le film, cela avait du sens aussi. »

La démarche du cinéaste n'a pas changé radicalement pour autant. Sur le tournage, en dehors des pensionnaires de la maison de retraite, « *il y avait juste moi, les actrices, et un ingénieur du son pour les scènes de lecture* », explique-t-il.

Les scènes situées au domicile de l'animatrice ont été tournées chez lui. Même logistique pour le montage, Ariane Doublet et Pierre Creton étant voisins. « *Elle venait à pied le matin. Pendant la numérisation des rushes on allait voir la mer. Quand elle faisait une coupe, j'en profitais pour sarcler mes salades.* » ■

Isabelle Regnier

Mercredi 2 juin 2010



Clara Le Picard, une actrice qui a un objectif. PHOTO DR

HOSPICE Pierre Creton, cinéaste paysan, filme une comédienne lisant Proust à des vieillards. Frissonnant.

«Maniquerville», dépéris en la demeure

MANIQUERVILLE de **PIERRE CRETON** avec Françoise Lebrun, Clara Le Picard... 1h23.

Quand, il y a quatre ans et demi, déboula dans le champ de mine du cinéma indépendant un film aussi à part, à la fois anachronique et neuf, que *Secteur 545*, on se frotta les

yeux avant d'y croire. Pierre Creton, qui exerçait simultanément les professions de peseur au contrôle laitier en Haute-Normandie et de cinéaste (il est diplômé des Beaux-Arts du Havre), renvoyait de façon magistrale le gros du troupeau du cinéma français à ses chères études. La façon dont la fiction et le documentaire s'agencent

chez ce «cinéaste paysan, comme d'autres sont prêtres ouvriers», écrit-il, est sans équivalent. Sans doute parce que Creton filme tout plan du point de vue du documentariste.

Pensionnaires. Qu'il soit le résultat d'une séquence pensée, réfléchie, ou un moment brut du quotidien capté dans la

beauté de l'accident, la problématique reste pour lui la même : faire entrer dans le champ un sentiment immédiat du temps qui donne à cet instant précis la lumière, l'air, les sons environnants. *Maniquerville* est une nouvelle étape dans sa façon de s'extraire désormais de cette équation devenue presque automatique entre son cinéma et le monde agricole.

Maniquerville est le nom d'un centre de gérontologie situé dans le Pays de Caux où, durant quelques semaines, l'actrice Françoise Lebrun va se rendre pour lire aux pensionnaires des pages de *la Recherche* de Proust. Il se passe quelque chose au fur et à mesure des plans qu'aucun pitch ne saurait résumer, un mélange de douceur et de terreur, entre d'un côté cette voix inimitable de petite fille, capable de faire une lecture minérale de Proust, et, de l'autre, ces corps dont plus personne n'a que faire, que l'âge a rendu inutiles, toujours ailleurs.

«Matin». Un moment, tout cela finit par faire monde sans qu'on ait tout à fait compris comment. Certes, on a vu le cinéma en train de se faire, mais, surtout, on a vu Creton emmener Proust au parc. Entendre résonner à cet endroit-là une phrase comme «*Il est si court, ce matin, ma chère, que l'on en vient à aimer que les très jeunes filles*», donne le frisson.

Parfois, une image refilmée sur un moniteur vidéo infuse au plan un grain épais, comme vieilli d'une génération. Quelque chose d'épais comme le temps.

PHILIPPE AZOURY

mercredi 2 juin 2010

LA CHRONIQUE

19

CINÉMA

D'ÉMILE BRETON

Quand des arbres jouent leur rôle

MANIQUERVILLE,

FILM FRANÇAIS DE PIERRE CRETON, NOIR ET BLANC, 83 MINUTES

On a vu la plupart des films de Pierre Creton (dix courts-métrages, un long) dans les festivals de documentaires. Il en fut ainsi pour le dernier d'entre eux, *Maniquerville*, présenté l'été dernier au FID de Marseille. Il sort aujourd'hui en salles et ce pourrait enfin être l'occasion pour ce cinéaste aux qualités rares de trouver un nouveau public. Documentaire ? Oui : il s'agit de la vie d'un centre de gérontologie en Normandie, rencontre avec des pensionnaires, lectures de quelques pages de Proust et de Blanchot pour eux. L'histoire de cette maison, du château qui l'abrita, ruiné par l'abandon et un incendie, aux bâtiments aménagés ensuite dans le parc même, séculaire, est racontée par deux pensionnaires. Son avenir est décrit par le maire : le château et le parc ayant trouvé acquéreur, ils seront transformés en résidences de haut luxe, terrain de golf, hammams et piscines. Les pensionnaires iront dans une unité de gérontologie, à

Fécamp. Tout cela, c'est ce qu'on pourrait aussi bien apprendre dans un reportage télévisé exposant les faits. Un documentaire, si l'on veut. Mais Pierre Creton est un cinéaste. Le maire, représentant de l'ordre et du bon sens des affaires, ayant répondu à la

« Ce vent dans les feuilles que la caméra fait entrer dans une chambre dit la différence. »

question de savoir comment les pensionnaires vivront ce déménagement que cela « *passerait à peu près inaperçu* », le plan suivant enchaîne sur une vieille dame paisiblement endormie sur sa chaise. Elle est filmée de l'extérieur et, d'une certaine façon, cet extérieur, feuillages bruissant sous le vent, entre dans sa chambre. Ne voir que son sommeil pourrait laisser croire que dormir ici ou dans la banlieue d'une grande ville, c'est la même chose. Ce chant des feuilles sous le vent que la caméra fait entrer dans une chambre dit la différence.

Il en est ainsi tout le long : le dehors toujours présent dans le dedans : sur l'écran d'une télévision allumée, le reflet d'un grand arbre se superpose à l'image retransmise, banalité d'un feuilleton policier ainsi transfigurée. C'est par un très long panoramique sur ces arbres du parc qu'on aura été introduit à Maniquerville. On ne les quittera pas, on apprendra à les connaître, avec le jardinier saluant les diverses essences, des cèdres aux hêtres. Ils seront présents tout au long du film, comme ils le sont pour ces personnes très âgées, certaines amenées à leur ombre dans leur fauteuil roulant. Et, contraste avec leur majesté venue de siècles de pousse lente, c'est comme un véritable ennemi que seront perçus les engins de travaux publics lancés à l'assaut des murs du château, monstrueux insectes aux membres raides mangeurs de pierres. C'est cela la mise en scène de cinéma.

Mais pas que cela : deux comédiennes ont trouvé place dans le dispositif du cinéaste pour « dire »

Maniquerville et ce qui est en train de s'y jouer. Françoise Lebrun vient, à intervalles réguliers, lire aux pensionnaires des textes, de Proust essentiellement. Clara Le Picard est devenue éducatrice. Et, dans le récit prennent place des trains, des conversations entre les deux femmes. Car c'est là avant tout un film sur l'échange : entre les pensionnaires et les lieux (belle scène que celle où l'on amène une vieille dame, passionnée de mer, à la petite église habillée d'ex-voto pour les péris en mer où elle venait dans sa jeunesse). Et Proust a lui-même sa place dans ces échanges, sa phrase souveraine s'accordant aux jeux de lumière entre les branches des arbres du parc. Tous les échanges, sauf l'arrogant échange marchand qui installera des nantis dans leurs résidences trois étoiles en ces lieux où s'achevaient des vies fragiles.

Mercredi 2 juin 2010

DOCUFICTION

LECTURES À L'HÔPITAL

Françoise Lebrun, comédienne, a entrepris une série de lectures des œuvres de Marcel Proust pour les pensionnaires du centre de gérontologie de Maniquerville, en Seine-Maritime. De ces séances, Pierre Creton, réalisateur de *Secteur 545* et de *Paysage imposé*, œuvres cinématographiques qui s'interrogeaient respectivement sur l'âge adulte et sur la jeunesse, a tiré un docufiction. Celui-ci traite et développe tout en finesse une réflexion sur la vieillesse et la question de la mémoire. •

Maniquerville, de Pierre Creton, avec Françoise Lebrun, en salles.

MANIQUERVILLE

DE PIERRE CRETON



De Pierre Creton, on avait aimé *Secteur 545*, chronique douce d'un contrôleur laitier en pays cauchois. On retrouve ici la même tonalité – moins du noir et blanc que du gris et blanc. Entre documentaire et microfiction, le cinéaste suit une comédienne : l'exigeante et discrète Françoise Lebrun, l'interprète de *La Maman et la Putain* et des films de Paul Vecchiali, vient lire du Proust dans une maison de retraite médicalisée, près de Fécamp. Le lieu est particulier : c'est un vieux château entouré d'un parc aux arbres centenaires, vendu depuis peu. La construction d'une résidence de tourisme et de loisirs étant prévue, les pensionnaires vont bientôt être déplacés ailleurs, en centre-ville.

Le film tient du carnet de croquis et de collages. D'un côté, les souvenirs, à travers les mots de Proust et ceux des personnes âgées, de l'autre, la table rase – en arrière-fond, on entend déjà les marteaux piqueurs et les pelleteuses. La confrontation se fait par petites touches : le cinéaste alterne des moments creux et pleins, glane des témoignages, suggère un début d'histoire entre la comédienne et une animatrice du centre. Affleurent des notes sensibles sur le temps qui passe, le cycle de la vie, entre éveil et sommeil.

JACQUES MORICE

Français (1h23). Avec Françoise Lebrun, Clara Le Picard.

Jeudi 11 juin 2010

CINÉMA



Une dignité tangible. DR

Mémoires vives

Dans « *Maniquerville* »,
 Pierre Creton filme la
 durée et la sérénité.

Dans un centre de gérontologie, à Maniquerville (Seine-Maritime), une comédienne, Françoise Lebrun, vient faire des lectures de *la Recherche du temps perdu* aux résidents. Le centre est situé dans le superbe parc du château attenant, en ruine après un incendie, que la municipalité a décidé de transformer en hôtel de tourisme de luxe. Le chantier a commencé sous les yeux des vieillards, conscients qu'ils seront bientôt déménagés.

Pas facile de faire du temps le sujet d'un film. C'est pourtant ce qu'a réussi Pierre Creton avec *Maniquerville*, auteur singulier de films sans pareils, comme *Secteur 545* (2004) ou *Paysage imposé* (2006). Si le temps est le matériau littéraire par excellence, il est beaucoup plus difficile à incarner à l'écran. Pour y parvenir, le cinéaste fait entrer en résonance les temporalités voisines, les longues durées qui, en cet endroit, se parlent, communiquent. Ce sont les verticalités des sensations du narrateur proustien (l'épisode de la madeleine, notamment) qui suscitent les souvenirs des vieux entourant Françoise Lebrun ; ou celles des arbres vénérables qui se déploient dans le parc, et dont la beauté et la sérénité touchent chaque jour les résidents. Quelque chose de la civilisation et de la dignité des personnes devient ici tangible, qui est menacé par un autre temps, rapide et horizontal celui-là, imposé par notre société, et symbolisé par le chantier d'à côté, bruyant et destructeur. Sans discours, mais en sachant montrer, Pierre Creton a réalisé avec *Maniquerville* un film aux fortes significations politiques et anthropologiques.

—Christophe Kantcheff

En salles depuis le 2 juin.

Maniquerville

de Pierre Creton

France, 2009. Avec : Françoise Lebrun, Clara Le Picard. 1 h 23.
Sortie le 2 juin.

Voilà un film rempli d'images qui font déjà souvenir. Son élégant noir et blanc a des belles allures de daguerréotypes, quand il fige, seul ou en groupe, les pensionnaires du centre de gérontologie de Maniquerville, en même temps qu'il rappelle évidemment la touche (post-)Nouvelle Vague, quand il cadre Françoise Lebrun assise sur un coin de lit. Qu'une même image puisse donner différentes textures au temps, c'est le projet de Pierre Creton, qui bien que filmant dans le pur présent utilise le cinéma comme carbone 14 d'un temps guère vécu mais possiblement restituable. Nul pastiche pourtant ici, mais une assez claire conjonction de situations : les lectures régulières de Proust par la voix de Françoise Lebrun, l'écoute des résidents, les instantanés de la vie du centre, un parc souverain au milieu duquel trône un bâtiment qui, menacé par les grues, vit lui-même ses derniers jours. Les emboîtements autour de ces différentes mémoires génèrent sans peine leurs propres articulations de sens et agencements de sensations. Soulignée par une image à la douceur parfois kawaséenne, l'attention de la prose proustienne au végétal et à l'éphémère nous fait (re)découvrir le chercheur de temps perdu sous un jour que l'on pourrait qualifier de japonisant : peintre d'un monde labile mais guère décrépi, encore rattaché à une vitalité en sourdine. C'est sans doute à cette ambition que prétend le film, mais il y pointe aussi une certaine raideur (dialogues sur le mode questions-réponses, systématisme des plans d'ensemble dans les scènes de lecture qui empêche une attention plus variée autour des voix) qui rabote l'ampleur de l'ensemble. L'abri derrière les dispositifs comme le confinement dans l'observation génèrent aussi le risque de laisser le spectateur trop tapi pour se sentir réellement impliqué. Plutôt qu'un temps retrouvé, c'est un temps émiété qui advient sous ses yeux. Cela dit, on saura gré à ce film de se clore sur une note légère, à la faveur d'un épilogue, hommage assumé à Eustache, peut-être trop écrit, mais qui apporte, *in fine*, un salutaire courant d'air et de jeu.

J. L.

Juin 2010

Maniquerville

LE travail de Pierre Creton, plasticien et cinéaste, s'inscrit à la frontière entre documentaire et fiction, entre contemplation et récit. Dans le centre de gérontologie de Maniquerville, en Pays de Caux, des bruits de chantier entendus de l'intérieur se mêlent aux échos d'un téléviseur que regarde un patient vu de l'extérieur à travers une fenêtre. La comédienne Françoise Lebrun arrive de Paris pour faire des lectures dans le parc à destination des personnes âgées. Dès la gare, elle semble se lier d'amitié avec l'animatrice du centre (Clara Lepicard), qui la loge chez elle. Bientôt, nos attentes de spectateur sont mises de côté, déroutées par une forme qui, dans un noir et blanc peu contrasté, mêle des entretiens (avec le jardinier des lieux, par exemple) à des plans fixes contemplatifs dans lesquels les mouvements des bulldozers qui rasant le château attenant ont la tranquillité implacable d'animaux géants.

Ce sont exclusivement des extraits de *A la Recherche du temps perdu* que l'actrice est venue lire. Ni la somnolence de certains autour de la table du parc, ni le bruit des travaux n'entravent la sérénité de son phrasé, sa capacité à rendre limpide la syntaxe compliquée de Proust. Aussi imperturbable qu'elle, une patiente émet dans une autre séquence un jugement cocasse sur Proust, dont son gendre lui avait dégotté chez un brocanteur un volume abrégé : « Pas mal, mais il sent le renfermé ! » Par-delà le comique de cette formulation qui juge un auteur sur les qualités concrètes d'un support de son œuvre, il est permis d'entendre ici une désignation du dispositif de *Maniquerville* : il ne s'agit pas d'y traiter un sujet abstrait (la condition des personnes âgées dans une structure d'accueil rurale), mais d'y susciter et de filmer le jeu, au présent, entre des acteurs, qu'ils soient professionnels (les deux protagonistes) ou amateurs (les résidents). En d'autres termes, d'aérer un texte canonique pour qu'il ne sente plus « le renfermé » ! Les plans qui filment simplement Françoise Lebrun lisant devant un auditoire incroyablement attentif sont de loin les plus beaux de *Maniquerville*. Contre toute attente, le film de Pierre Creton se dévoile peu à peu comme une adaptation à l'écran de *A la recherche du temps perdu*. Une seule phrase du livre, parmi les passages lus par François Lebrun, suffirait à prouver cela, tant elle résonne avec les préoccupations des résidents qui, dans le parc baigné de soleil, l'entendent et la relie à leur expérience : « Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des autres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir. »

CHARLOTTE GARSON

de Pierre CRETON

film français
(1 h 26)

avec Françoise
Lebrun, Clara
Lepicard...

sortie le 2 juin

ANOUS PARIS

Lundi 31 mai 2010



“Maniquerville”

De Pierre Creton, avec Françoise
Lebrun et Clara Le Picard.

Durée : 1h23 ●●●●●

DOCU-FICTION

Comédienne professionnelle, Françoise Lebrun lit régulièrement Proust dans la maison de retraite bientôt désaffectée de Maniquerville. A travers “A la recherche du temps perdu”, c’est une façon de redonner du temps utile à ces vieux devenus inutiles pour la société, et c’est également l’occasion, avec ce documentaire à la forme plutôt austère mais à l’humanité touchante, de regarder en face cette vieillesse qu’on fait mine d’ignorer. ●

Les souvenirs brûlants

Maniquerville

réalisé par Pierre Creton



Nous avons vu l'ampleur du frottement effectué par Pedro Costa entre le documentaire et la fiction dans son dernier film en date *Ne change rien*. Alors que Costa recouvrait son film d'une nuit infinie et douce, bâtissant un monde à chaque pierre, à chaque plan, Creton se tient en plein jour, avec des tas de blancs brûlés, d'extérieurs et de fleurs. Quand l'un façonne un hors-temps, l'autre insiste sur la transmission entre les âges et les époques. Pourtant, *Maniquerville* est onirique comme rarement on l'aura vu, car onirique et rugueux. Jamais il ne s'envole. C'est un film profondément terrien, qui happe, renverse parfois.

Le premier plan du film ne nous montre rien de moins qu'un visage inscrit dans le cours du temps : une femme en voyage. Le paysage défile à droite, le visage est fixe à gauche. Et quelques questions en voix off : « *Cela fait combien de temps que vous êtes ici à Maniquerville ?* » que nous retrouverons plus tard. Clara, animatrice du centre de gérontologie de Maniquerville, se souvient-elle des questions posées aux pensionnaires ? Beaucoup de choses sont dites dans ce premier plan : nous allons voyager (avec Proust, avec les pensionnaires) dans des destins particuliers, à travers les époques, en littérature. Et indissociablement, le temps qui passe ne passera pas impunément – pour les personnages, pour les spectateurs. Françoise Lebrun se propose de faire des lectures d'*À la recherche du temps perdu* aux pensionnaires du centre. Évidemment, le premier extrait lu sera celui de la madeleine. Chaque lecture entraîne une discussion. Le temps ; le temps qui passe, donc. La vieillesse, la mémoire, les souvenirs, sont autant de sujets récurrents qui entrent directement en écho avec les textes lus. Il suffit de voir l'attention avec laquelle Pierre Creton filme les visages des pensionnaires dès que Françoise Lebrun entame ses lectures. Alors entourées par ses sages auditeurs, un gros plan de l'un d'entre eux vient s'immiscer. Et ces plans durent. L'écoute se superpose à l'énoncé. Parallèlement, d'autres plans sur les pensionnaires face à la télévision renvoient à leur statut de spectateur, auditeur : cette fois, tous s'endorment, somnolent. Un plan, deux pensionnaires : lui, en léger flou, et elle derrière dormant, sur qui le point est fait. Et la chanson de Mouloudji « Un jour tu verras » recouvre le tableau : « *Nous danserons l'amour / Les yeux au fond des yeux / Vers une nuit profonde / Vers une fin du monde.* » Le regard de l'homme au premier plan est d'autant plus triste qu'il a l'air de se sentir gêné par la caméra, son visage affichant une folle candeur. Mais les cris off d'une pensionnaire sont terrifiants de douleur : ils confinent à la folie. La violence du film attaque toujours avec subtilité : par des idées de cinéma précisément, jamais en force. La force de Pierre Creton est de savoir autant écouter que regarder. Certes, le temps est long parfois. Mais quelle ironie il aurait fallu avoir pour ne pas laisser le temps souffler sur un tel film. L'ennui, lorsqu'il naît parfois, est forcément sévère : il rappelle tristement la lourdeur du temps. L'ennui, lorsqu'il naît parfois devant le film, est forcément sévère : il rappelle tristement la lourdeur du temps. *Maniquerville* semble hurler de plus en plus fort sa quête : « Le temps retrouvé... »

Comment filmer la télévision ? Les plans où la télévision apparaît sont étonnamment les plus sidérants. Présente à l'image ou simplement au son, elle entre en opposition à l'attention portée aux lectures de Françoise Lebrun (plus noble certes mais aussi plus forte) Que le poste occupe la moitié de l'écran où une toute petite place perdue au milieu du cadre entre les fenêtres et les branchages, elle devient un ennemi omniprésent. Son vacarme est détestable, il retrouve celui des travaux qui perturbent les lectures (le château aux abords du centre est en chantier). L'environnement agresse les pensionnaires : notamment l'architecture chamboulée et la *télévision-hypnose* qui tord le cou au temps. Toute la gageure du film tient dans la recherche, à la fois de révéler la beauté des personnes dans cet univers froid et sec, et également de rendre compte du monde extérieur : ne jamais l'escamoter, et faire avec, malgré son hostilité.

Maniquerville est aussi et surtout un film sur la vieillesse. Les pensionnaires sont atteints de maladies neuro-dégénératives. La vieillesse conduit à sortir de soi : devenir étranger à sa propre personne. Le centre n'est plus aux normes et doit déménager, ce qui est difficile à accepter pour ceux qui se sont effectivement habitués au lieu. Les pensionnaires qui doivent déjà lutter contre la perte de leur propre autonomie doivent en plus lutter contre la détérioration de leurs univers. Lutter, ou subir ? C'est toute la question qui occupe la caméra de Pierre Creton. Quand sont-ils dans la lutte et quand se laissent-ils attaquer ? La réponse est assez claire dans un plan final : On se filme une dernière fois et il pleut. Alors on rentre se protéger ; d'où la grande tristesse.

L'étrangeté de l'atmosphère du film provient de la distance que Pierre Creton met entre lui et ses sujets, ses personnages. Totalement en empathie, on lui sent néanmoins une envie de laisser faire les choses : on regarde quelqu'un dormir, on se place derrière les fenêtres... Une dimension mystique naît petit à petit de cette bizarrerie. Cette bizarrerie qui n'est rien d'autre que l'émergence de la fiction dans le documentaire. Contrairement à *Ne change rien* où la fiction s'érigeait à partir d'une base déjà artistique (ou même de travail, mais c'était la même chose finalement), nous sommes ici dans tout ce qui renvoie à la misère humaine : maladie, immobilisme, assistanat... Des moments fortuits irriguent le film et lui permettent justement d'échapper à ces conditions. Ce sont des élans qui luttent contre ce qui était donné : les souvenirs viennent lutter contre l'oubli, soudainement. Tout devient plus clair, petit à petit : *Maniquerville* n'est pas un film sur la vieillesse mais sur la transmission. Comment entretenir des échanges avec les autres quand on devient étranger à soi ? Les échanges se font entre Françoise et Clara, entre Françoise et les pensionnaires, entre Proust et les pensionnaires, entre Clara et les pensionnaires. On tourne en rond, dans un sens, puis dans l'autre. Et le film est fait. *Maniquerville* est aussi l'occasion de retrouver Françoise Lebrun. Malheureusement pas assez présente au cinéma, on savoure chaque plan avec gourmandise. Impossible de ne pas penser à *La Maman et la putain*, forcément. Lorsque Françoise Labrun se met à lire, c'est la voix de Véronika que l'on retrouve : elle sait décidément mettre en bouche des textes littéraire, amples, avec une exquise clarté et intensité.

Malgré ses longueurs (qui sont néanmoins, à terme, d'une tristesse sèche, rappelons-le) et cet étrange manque de confiance en l'image qui peut parfois rompre avec une puissance formelle assez bien installée, *Maniquerville* est un drôle d'objet dont la flamboyance s'entrechoque immédiatement avec sa rugosité : tout y est toujours troublant.

Arnaud Hallet

Maniquerville

La critique d'Excessif

L'HISTOIRE :



Clara est animatrice dans un centre de gérontologie de Maniquerville, aux abords d'un ancien manoir en ruines. Elle y invite Françoise, une comédienne de théâtre, pour y faire des lectures du roman *A la recherche du temps perdu* de Marcel Proust aux pensionnaires. Entre le temps suspendu des corps vieillissants et l'imminence de la destruction du centre qui n'est plus aux normes, les deux femmes tentent, chacune à leur façon, de réveiller la mémoire de ces personnes âgées. En effet, à mesure que Françoise explique des passages du romancier français, Clara, elle, enregistre les témoignages de ces vieux habitants de Maniquerville qui, pour certains, ont connu le manoir en activité comme hospice pour les tuberculeux puis comme asile. Aujourd'hui ils profitent tous du parc et de ses magnifiques arbres avant que tout ne soit rasé au profit d'un projet immobilier.

Maniquerville, une expérience du temps entre la chair et le verbe, entre le cinéma et la littérature.

Troisième volet d'une trilogie que le cinéaste Pierre Creton nomme *Les trois âges* (soit la jeunesse dans **Paysage imposé**, l'âge adulte dans **Secteur 545** puis la vieillesse dans **Maniquerville**), ce troisième opus n'échappe pas aux habitudes hétérogènes de son metteur en scène. Pas tout à fait fiction ni documentaire, avec un zeste de montage expérimental, Pierre Creton aime à brouiller les frontières et les repères. Pour la partie fictionnelle on retiendra les scènes entre les deux femmes, Clara et Françoise, dont les dialogues sortent tout droit des films de la Nouvelle Vague, ce ton si caractéristique tenant à la fois du théâtre et du jeu ludique. La partie documentaire se nourrit, elle, du quotidien du centre de gérontologie où la parole se fait plus rare mais où les visages témoignent eux-mêmes d'une riche expérience de vie.

Grande idée du film, l'analogie avec le roman de Proust offre un écho particulièrement pertinent même si l'on doit regretter la superficialité du traitement au profit d'un vagabondage des séquences qui risque d'un dérouter plus d'un. Le chemin de la mémoire est d'un accès tortueux, surtout pour celles et ceux dont la vie se terminent et qui peinent souvent à se remémorer leurs primes années. Françoise l'explique très bien, l'auteur-narrateur du temps perdu réactive sa mémoire à travers des sensations bien présentes, ou comment le présent réactive le passé dans une sorte d'état flottant. Au contraire dans les séquences de recueil de témoignage de Clara, à vouloir se remémorer par le raisonnement, la mémoire a tendance à fuir, à s'échapper. Le temps ici se fait donc plus cruel, inexorable.

Pour lier ces deux tendances du film, les séquences très concrètes de Clara et celles, plus éthérées de Françoise, des images du parc, des fleurs, des plantes, ou encore des sortes de natures mortes qui s'offrent tels des tableaux dont il est difficile de saisir le sens mais qui éveillent davantage ces fameuses sensations qui peuvent nous transporter chacun dans notre propre passé. Effluves végétales, brise printanière ou encore bruit de chantier sont autant de repères concrets que chacun peut associer à des moments vécus. Si *A la recherche du temps perdu* s'offre comme une analyse de la littérature, **Maniquerville** s'en tient plutôt à la destinée des corps et de la mémoire qu'ils contiennent. La jeunesse pétillante de Clara fait contrepoint à l'expérience de Françoise, les ruines du manoir contredisent le chantier en cours. Passé, présent et avenir sont évoqués comme une seule vérité que chaque corps possède en soi. **Maniquerville** ou une expérience du temps entre la chair et le verbe, entre le cinéma et la littérature.

Critikat

Maniquerville, Pierre Creton (France)

Le plasticien et réalisateur Pierre Creton est un habitué du FID : *Paysage imposé* et *L'heure du berger*, deux de ces précédents films, ont été présentés lors des éditions de 2006 et 2008. *Maniquerville* débute sur la rencontre entre la comédienne Françoise Lebrun et Clara Lepicard, animatrice au centre de gérontologie de Maniquerville, dans le pays de Caux. Les deux protagonistes ne tardent pas à nouer de profondes relations. Françoise Lebrun propose alors à son amie d'entreprendre une série de lectures d'extraits d'*A la recherche du temps perdu* aux pensionnaires atteints de maladies neuro-dégénératives. Comme dans ces films antérieurs, le réalisateur joue avec la frontière perméable entre le documentaire et la fiction. Une comédienne professionnelle intervient ainsi dans un lieu donné qui semble continuer à vivre à son propre rythme. Le texte lu qui entre en résonance géographiquement et sémantiquement avec l'expérience des auditeurs devient un prétexte à des discussions sur la vieillesse et la fragilité de la mémoire et opère un processus d'identification troublant. Les auditeurs deviennent les acteurs du récit. Les frontières entre réalité et fiction se brouillent à nouveau.

Dans ce troisième volet d'une trilogie sur la territorialité, Pierre Creton scrute l'environnement des patients dans un subtil aller- retour entre intérieur et extérieur. La nature est montrée du dedans comme du dehors. On assiste, de la fenêtre du centre, en regard subjectif, à la destruction partielle du château qui jouxte le bâtiment. Du parc, on observe derrière les vitres un résident qui regarde la télévision. Pierre Creton multiplie ainsi les points de vue pour brouiller nos repères.

Ce film tourné en DV noir et blanc possède une texture toute particulière. Les contrastes sont peu prononcés et on semble flotter dans une brume grisâtre qui estompe les reliefs de la réalité pour nous transporter dans un univers vaporeux. Cette esthétisation du réel sublimé par la justesse des cadres est contrebalancée par le vacarme du centre qui mêle les cris de patient au son des téléviseurs.

Avec *Maniquerville*, Philippe Creton propose une adaptation très personnelle de ce classique de la littérature française, en extrayant du réel, à partir de ces observations et de son regard sur sa région natale, les analogies à l'œuvre faisant se mêler fiction et réalité.